

Chaque jour, une rencontre d'une heure avec une personnalité culturelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Présenté par Sabine Ringelheim et Pierre Beaudot Du lundi au vendredi, de 13h à 14h sur BX1.

Infos sur le replay

Partager l'émission



Dans la voix est libre, nous recevons Sihame Haddioui, une femme qui s'est accroché à ses rêves, faire du théâtre, du cinéma. Grâce à son talent et sa persévérance, elle a développé ses qualités de comédienne, de performeuse. Aujourd'hui, elle présente un seule en scène qu'elle a écrit. Son titre Exhibit A. Il est mis en scène par Ilyas Mettioui.

« Exhibit A » de Sihame Haddioui : une pièce de théâtre à (intime) conviction ***

Jouer un stand-up... par écrit : telle est la proposition singulière de l'ancienne échevine écolo de Schaerbeek aujourd'hui reconvertie en performeuse. Seule en scène, elle livre ses souvenirs sur l'écran de son ordinateur, un dispositif qui interroge le poids du corps social sur le corps intime.

Article réservé aux abonnés



La scène devient un espace de lecture collective qui permet d'entrer dans la tête de la performeuse. - Laurent POMA.



Critique - Journaliste au pôle Culture
Par **Catherine Makereel** ([/3773/dpi-authors/catherine-makereel](https://3773/dpi-authors/catherine-makereel)).

Publié le 20/03/2025 à 16:10 | Temps de lecture: 3 min

Seule sur le plateau des Halles de Schaerbeek, assise à un bureau jonché de quelques boîtes de médicaments et d'un ordinateur portable, Sihame Haddioui commence par jeter un comprimé effervescent dans un verre d'eau et par boire une gorgée de ce traitement mystérieux. Avec ce geste, la trentenaire résume déjà quelques jalons de l'histoire très personnelle qu'elle creuse dans *Exhibit A* : fille et petite-fille d'ouvriers, Sihame Haddioui a elle-même, pendant sept ans, exercé un métier pénible, de 22 à 6 h, dans le milieu pharmaceutique, un travail dont elle garde des stigmates physiques. « J'ai toujours eu des douleurs au corps. Les genoux, les chevilles, le dos. C'est un truc de famille. C'est fou, non ? Genre mes potes blancs héritent de sommes d'argent, moi j'hérite des jambes lourdes et des bas de contention de ma grand-mère », écrit-elle sur son ordinateur avant que les mots ne nous parviennent sur un écran placé derrière elle. « Prendre un Ibuprofène 600 est plus facile que de s'extraire de sa condition », glisse-t-elle encore.

Avec ce dispositif singulier – elle ne prononcera pas un mot pendant les 60 minutes de représentation mais les déversera sur son clavier, inventant dans la foulée le concept du stand-up... par écrit –, l'artiste distille aussi quelques messages politiques, notamment sur le système productiviste qui a abîmé sa famille, en même temps que toute une classe populaire. Tandis que ses parents ont travaillé à l'usine, elle a basculé dans l'art. Elle ne vend donc plus son corps

mais uniquement ses pensées. C'est ainsi que Sihame Haddioui et son metteur en scène Ilyas Mettioui expliquent la démarche du spectacle dans une interview, tout en ajoutant une autre explication à cette confession typographiée : la pièce impliquant des aveux intimes, il est plus facile de les écrire que de les dire.

Invisibles injonctions sociales

Préparez-vous donc à une expérience surprenante où la scène devient un espace de lecture collective qui permet d'entrer dans la tête de la performeuse qui aligne ses souvenirs comme autant de pièces à conviction, d'où le titre : *Exhibit A*. Les varices de sa sœur ; un trajet à l'école où elle se faisait sans cesse pousser par son frère ; les visites dominicales en prison, où elle détaille les changements physiques du corps de son frère incarcéré ; les gestes maladroits de tendresse entre elle et son père, dans une famille où l'on ne sait pas se toucher. Chacun de ces éclats du passé est lié au corps et raconte un destin forgé par d'invisibles injonctions sociales ou culturelles. Sous des dehors anodins, ces réminiscences abordent, en filigrane, les non-dits familiaux, le capitalisme, le patriarcat. Autrice et militante politique – elle a été échevine de la culture et de l'égalité des genres et des chances à la commune de Schaerbeek lors de la législature précédente, mandat au cours duquel elle a porté plainte contre l'échevin Michel de Herde (<https://www.lesoir.be/617453/article/2024-08-22/bruxelles-le-parquet-demande-le-renvoi-de-lechevin-michel-de-herde-devant-le>) (Défi) pour sexisme et attentat à la pudeur, ouvrant la voie à d'autres accusations contre l'élue, l'affaire ayant été renvoyée au tribunal correctionnel et le mandataire privé de ses attributions –, Sihame Haddioui se livre ici principalement sur son enfance.



Laurent POMA.

Malgré le format cadenassé par l'écriture en direct, sans adresse verbale au public, l'artiste parvient à glisser des vannes et même à improviser quelques blagues avec certains spectateurs, le tout dans un langage direct qui a la spontanéité du langage parlé, quelques fautes de frappe (assumées) en plus. Étonnant, l'ensemble a cependant un goût de trop peu. Ponctué par quelques parenthèses musicales et dansées (avec Céline Dion et Kylie Minogue en *guest stars*), *Exhibit A* nous laisse légèrement sur notre faim, ce procès ouvrant des portes passionnantes mais sans aller au bout de certains chemins amorcés.

Jusqu'au 26/3 aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles. Du 5 au 13/6 au Rideau de Bruxelles (en coprésentation avec l'Atelier 210).

Vooraan Nieuws Opinie **Select** Ice Ket



Review

Critique théâtre: Sihame Haddioui, des mots pour le corps et la famille

Gilles Bechet 20/03/2025 17.20u

Delen: [!\[\]\(003082e50e3009141f59bd5df831749f_img.jpg\)](#) [!\[\]\(f439ede8735757e3190eab35e168f1de_img.jpg\)](#) [!\[\]\(f5c165e0bd35116675db6686a30b1fea_img.jpg\)](#) [!\[\]\(8eeb5cc52b4d0f9a4ccc73b2d771855c_img.jpg\)](#) [!\[\]\(d339191bc3bc55555af8e02f21021073_img.jpg\)](#)

Dans son premier spectacle, Sihame Haddioui, jeune autrice bruxelloise et ex-échevine à Schaerbeek, donne une forme originale à sa quête obsessionnelle pour comprendre ce que les douleurs produisent comme gestes, touchers et marques d'amour dans son corps familial.

Vooraan Nieuws Opinie **Select** Ice Ket
pensée qui accroche ses mots en direct.

Ces souvenirs évoquent ses proches, sa famille, celles et ceux qui touchent et qu'on peut toucher, mais qu'on ne touche pas parce qu'on ne sait pas comment ou qu'on n'ose pas. Car il est beaucoup question de gestes et de corps. De gestes qui s'ébauchent et des corps qui reçoivent et qui souffrent « Les douleurs c'est un truc de famille. Dans des familles blanches, on se transmet le contenu des bas de laine, moi de ma grand-mère, j'ai hérité de bas de contention », raconte-t-elle.

Tranches de vies

Ce dispositif, simple et efficace, se crée dans le silence d'une intimité complice. Toujours, elle garde le contact avec le public, par des apartés, qu'elle efface peu après les avoir écrits ou par ses petits regards goguenards qu'elle glisse par-dessus son ordinateur.

Sihame Haddioui a eu plusieurs vies, dans l'écriture, dans la chronique radio, et dans le combat féministe lesbien et antiraciste. Elle a aussi participé au combat citoyen et politique dans sa commune. Celles et ceux qui ont suivi l'actualité se souviennent peut-être d'une ébauche de Me too politique quand une échevine à la Culture et à l'Égalité de la commune de Schaerbeek a porté plainte pour les harcèlements répétés qu'elle avait subis de la part d'un collègue.

Ces tranches de vie, qu'elle livre aujourd'hui et qui interrogent les stigmates du corps et les traces d'une histoire intime, Haddioui les livre comme un plaidoyer accompagné de pièces à conviction portant le nom d'un médicament. Des cachets, des pilules qu'on prend pour soigner les symptômes, car les causes, l'exploitation capitaliste qui casse les corps de la classe populaire par la pénibilité des métiers qu'elle exerce, est intouchable.

Dans cette quête d'amour et de gestes avortés, elle sait que les mots sont imparfaits et fragiles. Heureusement qu'il y a la musique qu'au même titre que certains mots, on ne peut sortir de sa tête. Une musique comme le *Can't Get You Out of My Head* de Kylie Minogue qui clôture le spectacle et qui fait un bien fou. Au corps.

Vooraan Nieuws **Opinie** **Select** Ice Ket

 Hallen van Schaarbeek, 1030 Schaarbeek

 Hallen van Schaarbeek

 Wo 19 mrt - wo 26 mrt

 **Bel naar 02 218 21 07**

Meer info

Opmerking over dit artikel of foutje gezien? Laat het ons weten.



Read more about: **Podium** , **Sihame Haddioui** , **Les Halles** , **famille** , **transmission** , **critique théâtre**

Delen:     

More news from Brussels >



Critique théâtre : Dorothée Munyaneza chorégraphie la chanson de la rédemption

Podium 29/01/2025 18.00u



FKA twigs komt in maart naar Hallen van Schaarbeek

Muziek 16/01/2025 16.43u

"Exhibit A", un seule en scène de Sihame Haddioui : déclaration d'amour par accumulation de preuves



© Tous droits réservés

il y a 5 heures · ⌚ 4 min

Par [les Grenades](#) / Une chronique de Virginie Jortay*

Il est de ces propositions artistiques qui, telles les bulles qui remontent à la surface de l'eau, libèrent beaucoup de peps et de joie, notamment au regard de l'enfouissement qui les constituait jusque là. C'est le cas de ce "seul en scène" proposé par Sihame Haddioui pour six dates aux [Halles](#) de Schaerbeek, puis sept au [Rideau](#), au mois de juin.

Avec *Exhibit A*, la performeuse adapte pour la scène un des chapitres de son premier essai en cours d'écriture [Rendre corps](#), et pas n'importe quelle scène puisqu'en utilisant un dispositif narratif qui s'articule autour de l'écriture performée, le plateau restera résolument muet.

►►► [Retrouvez en cliquant ici tous les articles des Grenades, le média de la RTBF qui dégoupille l'actualité sous l'angle du genre](#)

Silencieux mais chargé

Campée derrière sa table de travail, l'écran du PC dupliqué derrière elle, Sihame Haddioui tapote avec dextérité : *"J'ai toujours eu des douleurs au corps. Les genoux, les chevilles, le dos. C'est un truc de famille. C'est fou, non ? Genre mes potes blancs héritent de sommes d'argent, moi j'hérite des jambes lourdes et des bas de contention de ma grand-mère. Je me fais bien niquer"*.

Rires dans la salle et sur la scène. Le ton est donné. Le diapason ajusté sur la complicité, l'échange est amorcé et on va prendre le temps et se poser. Cliquer et suivre le fil de sa pensée. Une pensée qui se déroule par l'écriture en temps réel, à part qu'en aparté encore, la performeuse nous rassure en écrivant qu'elle "*va écrire un texte qu'elle a déjà écrit*". Nouveaux rires.

© Laurent Poma

À lire aussi

Hanane Karimi : "L'islamophobie genrée abîme nos corps et nos esprits"

Et si, au fond, une douleur au dos n'était que le point de départ du plus incroyable des voyages ?

Avec cette proposition, l'autrice "*cherche à comprendre ce que les douleurs produisent comme gestes, touchers et marques d'amour dans le corps familial*". Pour cela, il faut remonter vers l'enfance. La sienne est une enfance comme tant d'autres, mais pas n'importe quelle autre puisque déracinée et transplantée du Maroc vers la Belgique, avec les clichés et stigmates qui lui sont accolés : le clan est nombreux, ses enfants portent des prénoms qui claquent comme le soleil, leurs corps servent le travail et se fondent dans la machine de la production.

En mettant d'abord le focus sur la douleur des corps invisibilisés, Sihame Haddioui va entremêler son histoire familiale à la grande Histoire. En évoquant les oppressions faites aux à ceux qui servent le capital et des systèmes de services qui le sous-tend, Haddioui partage ses réflexions au sujet de la colonisation, du monde et du patriarcat comme autant d'apostrophes complices qu'elle scelle avec lui. Assurée de sa sympathie et de sa bienveillance, elle va déplier.

Dans ces classes populaires et ouvrières, on soigne les symptômes à défaut d'autres choses, car pour ne plus avoir mal, il faudrait s'extraire de ces métiers pénibles ou ne jamais les avoir exercés. Prendre un cocktail de Dafalgan Forte/Ibuprofène 600, ce n'est pas bon pour le foie, mais c'est plus facile que de s'extraire de soi et de sa condition

Après l'Exhibit A viennent le B, puis C et ainsi de suite. Exhibit ? Ce sont les éléments de preuve, les pièces, les choses que l'on souhaite présenter au juge, ajouter au dossier, inclure à la démarche qu'on tente de démontrer. Ces Exhibit seront la colonne vertébrale ou la structure du récit qui fraye son chemin dans les méandres de la mémoire de l'être, de sa famille, de son enfance.

À lire aussi

Là où il est compliqué de nommer

Au fur et à mesure de la remontée dans le temps, et de l'extraction de souvenirs toujours aussi vifs que les douleurs qui se signalent à leurs corps, vient ce constat cruel de l'incapacité à nommer. Formuler ? Dans ce monde-là, c'est compliqué. Mais pire encore est le toucher. Dans cette famille-là, on ne parle pas ; dans cette famille-là on est sans geste ; dans cette famille-là, le dire est paralysé. Alors on se tait. On s'évite. Et si on se frôle, ça ne peut être qu'un accident. Nouveaux rires.

Au fur et à mesure qu'on cerne la prévalence de ce silence, l'espacement des mots frappés sur le clavier se creuse, les doigts hésitent, l'émotion prend le pas sur l'anecdote. Ce qui était rassurant comme l'amitié ou l'amour qui soutenaient chaque mot tapé, corrigeaient les erreurs de frappe ou l'impulsivité de la révision orthographique commence à buguer. Et là vient l'émotion.

À lire aussi

In Angélique de Lannoy We Trust, **soulager les nœuds du corps**

Par le silence, les maux

Dire ? Comment, quand on ne parle pas. Écrire. Hésiter. Envoyer. Effacer. Comment dire quand aucun mot ne sort ? Ni sur la scène qu'on occupe, ni dans la vie et à aucun membre de cette famille ? Alors on fait parler le silence des corps, on questionne leurs existences. Et si on les regarde bien, on entend l'enfoui.

[►►► Pour recevoir les informations des Grenades via notre newsletter, n'hésitez pas à vous inscrire ici](#)

Sihame Haddioui accompagnée de l'équipe qui l'entoure (à commencer par la complicité du metteur en scène Illys Mettioui, le regard extérieur d'Adeline Rosenstein et des travailleur-euses de l'ombre : Micha Morasse à la scénario, Lou van Egmond à la lumière, Gleb Panteleef à la régie et Clara Bellemans Moya à l'assistanat), nous offre le cadeau de son dénuement.

Son seule en scène est comme une ode à la joie, comme l'honnêteté d'une (im)possible déclaration d'amour.

*** Touche à tout dans le domaine des arts de la scène, Virginie Jortay a réalisé des spectacles de théâtre, des mises en voix et en espace, des décors sonores. Enseignante à l'INSAS et à l'ESAC, elle a décidé en 2013 de mettre de côté sa pratique artistique pour diriger le cursus de formation supérieure en arts du cirque de l'ESAC à Bruxelles. Elle enchaîne la fin de son mandat avec la direction des études et de l'insertion professionnelle au Centre national des arts du cirque de Châlons-en-**

Champagne. C'est en 2021 qu'elle publie son premier roman, *Ces enfants-là*, aux Impressions Nouvelles. Depuis, elle décide de consacrer son temps à ses propres projets et retrouve le plaisir de ses activités artistiques passées.

Si vous souhaitez contacter l'équipe des Grenades, vous pouvez envoyer un mail à lesgrenades@rtbf.be

Les Grenades-RTBF est un projet soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles qui propose des contenus d'actualité sous un prisme genre et féministe. Le projet a pour ambition de donner plus de voix aux femmes, sous-représentées dans les médias.

Tous les sujets de l'article



ARTICLES RECOMMANDÉS POUR VOUS



Culture



Quelque part entre Depeche Mode, Marilyn Manson et The Cure, «Night Life» éclate au grand jour. Avec force et caractère.

Terreurs nocturnes

De retour aux affaires, The Horrors se frottent aux réalités d'une époque sous tension: une ambiance chaotique qui sied à merveille aux pulsations électro-gothiques d'un album imaginé à la jonction de la new wave et du rock industriel.

Nicolas Alsteen

L'instinct de survie est toujours le plus fort. Réanimé après un long silence, The Horrors se relève avec deux nouveaux musiciens (le batteur Jordan Cook et la claviériste Amelia Kidd) et une volonté décelée. «La fin du projet n'a jamais été une option», prévient le chanteur Faris Badwan, fidèle au poste, tout comme le bassiste Rhys Webb. Vingt ans après ses débuts tonitruants dans la cité balnéaire de Southend-on-Sea, le groupe anglais publie «Night Life», un sixième album inespéré qui ravive la flamme des premiers émois: un cocktail explosif de new wave, de rock industriel, de punk gothique et de substances électroniques à forte propension cinématographique.

«Ce que j'aime dans cette histoire, c'est de voir comment notre projet s'est transformé au fil des années», indique le porte-voix de la formation britannique. «S'inscrire dans la durée, c'est rare. Ce n'est pas donné à tout le monde. Désormais, je comprends beaucoup mieux les remaniements de personnels qui ont permis à des groupes comme Fleetwood Mac ou Pink Floyd de se métamorphoser et de perdurer.»

Voyage au bout de la nuit

Le titre du sixième album de The Horrors évoque des soirées sans fin et quelques teufs étiées jusqu'au petit matin. Les apparences, toutefois, sont trompeuses. Car «Night Life» n'est pas le récit d'une escapade sous la boule à facettes, mais une allusion aux insomnies qui ont bercé les nuits du chanteur durant l'élaboration du disque. «L'insomnie est un trouble du sommeil extrêmement vicieux», dit-il. «Quand on pense en être venu à bout, cela revient sans prévenir... La hantise de ne pas fermer l'œil de la nuit est toujours là. Tous les gens qui souffrent d'insomnie vivent avec cette inquiétude.»

Et puis, surtout, comment tomber dans les bras de Morphée quand l'esprit vagabonde entre stress et détresse? «Pendant l'écriture de l'album, mon père a été victime d'une crise cardiaque», révèle Faris Badwan. «Il est resté dans le coma pendant plusieurs jours.» Le morceau «Silence That Remains» décrit ainsi les nuits passées à attendre des nouvelles, sans trêve ni repos. «J'ai aussi composé "When The Rhythm Breaks" le soir de son hospitalisation», confie le ténor. «En tant que chanteur, on veut porter une forme de sincérité derrière le micro. Mais à trop la chercher, on passe parfois à côté de son sujet. Ici,

ma voix était directement branchée sur mon cœur. Je n'ai jamais atteint un tel degré d'authenticité. J'ai toujours veillé à insuffler de l'humanité dans nos chansons. Ici, pour des raisons personnelles, je le fais sans doute mieux que jamais...»

Le nerf de la guerre

Alors que la santé du paternel s'améliore, l'actualité au Moyen-Orient se détériore. Impuissant, Faris Badwan voit alors des feux incontrôlables se rapprocher de son arbre généalogique. «À l'origine, ma famille vient d'Annaba, un petit village palestinien, d'abord dépeuplé, puis entièrement rasé par l'armée israélienne à l'été 1948», raconte le chanteur. «Je n'ai pas attendu le 7 octobre 2023 pour comprendre que quelque chose de grave se jouait dans la région... Une partie de ma famille habite toujours là-bas. Chaque jour, depuis plus de vingt ans, une bombe peut tomber sur eux. Même si je suis né en Angleterre, la situation me préoccupe. C'est impossible d'exister, de chanter et de créer en faisant abstraction des menaces qui pèsent sur mes proches. Je n'avais aucune envie de convier la mort à bord du nouvel album, mais force est de constater qu'elle s'est invitée en filigrane de certains morceaux...»

Reçu de drames humanitaires et de cauchemars bien réels, «Night Life» étire ses terreurs nocturnes dans des couplets sous tension. «Il n'y a pourtant aucune référence directe au conflit israélo-palestinien dans le disque», assure Badwan. «Quand je pense à la situation en Palestine, pas question de prendre la musique en otage pour écrire un reportage. L'idée n'est pas de rapporter des faits, mais d'exploiter mes émotions afin de les transcender, au mieux, dans les chansons.»

Entre urgence, rage contenue et mélancolie contemporaine, The Horrors assemble l'une de ses performances les plus retentissantes. Dès l'ouverture, «Ariel» s'empare de l'héritage de Depeche Mode, tandis que des titres comme «The Silence That Remains» ou «More Than Life» butinent la fine fleur new wave, évoquant tour à tour des exploits autrefois servis par The Cure, Bauhaus ou Joy Division. Magnétique, parfois à la lisière de l'ambient et de champs électroniques («Lotus Eater»), ce sixième album convie également la puissance de feu du rock industriel, façon Nine Inch Nails ou Marilyn Manson («Trial By Fire»).

Enregistré à Los Angeles aux côtés du producteur Nivek Rothman (Kin Gordon, Eartheater), «Night Life» voit le jour via Fiction Records, le label qui a lancé la carrière de The Cure. «Depuis nos débuts, nous sommes venus dans nos relations aux maisons de disques», affirme Faris Badwan. «Nous avons toujours bénéficié d'une liberté d'action totale. Personne n'est jamais venu nous mettre de bâtons dans les roues ou nous dire comment écrire une chanson. Les gens du label Fiction ont d'ailleurs misé sur nous sans entendre la moindre démo du nouvel album.» Assurément l'un des meilleurs paris de l'année.



ROCK
●●●●●

«Night Life» par The Horrors. Fiction Records/Virgin. En concert le 20 juillet au Dour Festival. dourfestival.eu

L'ancienne échevine de la Culture et de l'Égalité des genres et des chances à Schaerbeek reprend le cours de sa vie dans un spectacle radical et touchant.

Sihame Haddioui pousse un «cri du corps»

LÉA DORNIER

Pour son retour sur scène, Sihame Haddioui choisit la radicalité. Une radicalité provocatrice, mais pleine de douceur. Assise face au public, elle écrit sur son ordinateur, projetant ses mots en direct. «C'est un lieu de pouvoir incroyable», se réjouit l'ancienne échevine de la Culture et de l'Égalité des genres et des chances à Schaerbeek. «Je choisis mes mots et j'ai la possibilité de les effacer. J'ai la maîtrise totale de mon histoire.»

Initié il y a deux ans, «Exhibit A» trouve ses racines au cœur d'une période douloureuse. En fin de mandat politique, prise dans le tumulte d'un dépôt de plainte médiatisé, Sihame Haddioui se heurte à une perte de contrôle sur la manière dont son corps est perçu et sur les attentes projetées sur elle. «C'était une expérience violente. Revenir à l'écrit m'a permis de me réapproprier ma voix et mon corps. J'étais fragile, maintenant, je récupère plus de force, de paroles et de contrôle.» Ce qui était un «cri du corps» prend peu à peu la forme d'une proposition scénique.

«Transfuge de corps»

Cette réappropriation corporelle l'a amenée à questionner son héritage. Issue d'une famille ouvrière marocaine, elle-même a travaillé à l'usine pendant sept ans. «Je ne réalisais pas que ma famille avait un corps, car on le considère comme un outil de travail. Je me suis rendu compte qu'on ne parle qu'en termes de douleurs: Toi, t'as mal où? J'ai eu ça la semaine dernière, j'ai pris tel médicament... etc. Prends un cocktail Dafalgan Fortel/ibuprofène 600, ce n'est pas bon pour le foie, mais c'est plus facile que de s'extraire de soi et de sa condition.» Cette transmission silencieuse l'interroge. «Est-ce que je suis un transfuge de classe? Je n'en sais rien. Tout ce que

Gaming

On joue aussi à L'Echo!

«Assassin's Creed Shadows», une modernité rattrapée par la tradition

Le dernier jeu de la licence phare d'Ubisoft innove et se montre audacieux. Il gagnerait toutefois à s'émanciper de sa vision datée du monde ouvert.

THOMAS CASAVECCHIA

Difficile de savoir pourquoi Ubisoft a mis tant de temps avant d'embarquer «Assassin's Creed», sa licence phare, pour un voyage inédit au cœur du Japon féodal. La période de la fin de l'époque Sengoku, (fin du XVI^e siècle) connue pour ses luttes de pouvoir incessantes et meurtrières entre les nombreux clans, ainsi que le débarquement d'explorateurs occidentaux, fait de la période un cadre idéal pour une licence qui affectionne les complots et les trahisons. Difficile de coller davantage à l'ADN d'«Assassin's Creed Shadows», le tort est réparé.

Le cadre du jeu est – on pouvait s'y attendre – éblouissant. On ne peut rien reprocher à la

Culture

je sais, c'est que je ne suis pas un transfuge de corps. Une intention politique se dégage. Offrir une visibilité à ces corps souvent invisibilisés, et les réinscrire dans l'Histoire.

Siham Haddioui a confié la mise en scène à Ilyas Mettoui, son ami et, depuis peu, voisin. Ils se sont mutuellement découverts sur scène, il y a dix ans. Lui, a été scotché par ses vocalises: «Je m'en souviendrais toute ma vie». Tandis qu'elle a eu un coup de cœur pour son spectacle «Ouragan»: «Ilyas a une générosité que j'ai rarement vue au théâtre». Ils partagent un langage commun – on se comprend en un regard – mais surtout, une histoire familiale

commune. «Dans le monde de la culture, je me sens très isolé», confie Ilyas Mettoui. «En Belgique, la plus grosse immigration est marocaine, mais on la voit peu sur scène. On doit en permanence s'adapter. La culture n'est pas une bulle de gauche surprotégée, elle possède les mêmes dérives que la société. En tant qu'artistes, c'est notre devoir d'en parler, et de ne pas fantasmer de loin ce qu'est la réalité ouvrière.»

L'intime est politique

Siham Haddioui conquiert le public par son charme naturel, son authenticité, son humour

«En Belgique, la plus grosse immigration est marocaine, mais on la voit peu sur scène.»

ILYAS METTOUI
METTEUR EN SCÈNE

et son talent de conteuse. On aimerait même qu'elle poursuive ses histoires, tant elle nous englobe dans un cocon hors du temps.

La structure de la performance s'articule autour de différentes «pièces à convictions» – d'où le titre «Exhibit A». C'est un terme juridique, alors il y a une forme d'impertinence à utiliser des souvenirs intimes comme s'ils faisaient force de preuves. On est dans un contexte anti-woke où on parle de dictature du ressenti. Non seulement, je vous affiche mes ressentis sous le nez, mais en plus, j'en fais des preuves d'existence. Alors qu'il y a une sorte d'injonction à vivre des choses extraordinaires, Siham Haddioui montre que la banalité elle-même possède une dimension essentielle. Ce sont ces petits fragments de vie, ces «exhibits» en apparence anodins, qui construisent l'identité.

L'amour se fraie un chemin

Le spectacle se passe beaucoup dans la tête du spectateur. «On ne sait pas quel livre les gens ont lu», analyse Ilyas Mettoui. La performance se réécrit chaque soir, ce qui la rend «vivante» et «sur le fil». On se demande jusqu'où Siham Haddioui ira. «Est-ce que l'humour est une manière de se cacher? Ou, au contraire, d'ouvrir de nouvelles questions? Chaque soir, elle résout ça différemment.

Il y a une beauté dans son écriture qui permet d'ouvrir des horizons et des sensibilités. Elle s'émancipe du regard des autres et des projections qu'on attend d'elle, tout en disant que parfois, s'émanciper, c'est les confirmer.»

Siham Haddioui est encore en train de digérer la fin de son mandat. «Arrêter la politique après six ans, ça laisse un vide, parce que ça prenait parfois toute mon identité.» D'ailleurs, elle souligne que ses parents à l'usine ont le même ressenti: «Si on leur enlève leur boulot, ils ne savent plus quoi faire. On se fonde dans le travail.»

Il y a deux ans, elle avait envie de «tout cramer». Aujourd'hui encore. Mais quelque chose de plus fort a germé: l'amour et la joie. Un moteur qu'elle partage avec Ilyas Mettoui. «Ma réponse est d'aller là où on ne m'attend pas. On ne s'attend pas à ce que l'amour se fraie un chemin.»

Aux Halles de Schaerbeek du 19 au 26 mars, halles.be



Initié il y a deux ans, «Exhibit A» trouve ses racines au cœur de la période douloureuse de son fin de mandat politique.

PERFORMANCE

«Exhibit A». Mise en scène: Ilyas Mettoui. Écriture et performance: Siham Haddioui.

© SASIA WANDERSCHELE

plastique exemplaire du monde créé par Ubisoft. Le Japon dépeint par «Assassin's Creed Shadows» est aussi spectaculaire que poétique. Il n'est pas rare qu'on s'arrête au bord du chemin pour observer les reflets du soleil qui illuminent la brume envahissant les rizières inondées. On tombe régulièrement sous le charme d'un temple posé sur le flanc d'une montagne noyée dans une végétation dense.

La promesse de la série des «Assassin's Creed» a toujours été celle du voyage. À travers le monde et les périodes historiques, «Shadows» ne fait pas exception. Il fait même honneur à la licence. Les villes n'ont jamais semblé si vivantes et détaillées, la nature si majestueuse.

Deux personnages

Ses mécaniques sont aussi peaufinées. Dernièrement, en faisant incarner une Spartiate surentraînée dans la Grèce antique ou une Viking assaillant la Grande-Bretagne du Moyen Âge, les «Assassin's Creed» peinaient à articuler leurs mécaniques d'infiltration historique avec les combats violents et explosifs des derniers épisodes. La grosse nouveauté de cet épisode est que l'on peut incarner tour à tour deux

personnages qui expriment chacun un de ces deux aspects complémentaires. Ubisoft a choisi de ne pas choisir et de laisser toute liberté au joueur.

Les deux protagonistes s'avèrent aussi plaisants à jouer que charismatiques. D'un côté, on découvre Yasuke, un esclave noir arrivé sur l'archipel avec des missionnaires portugais. Dans l'histoire, la vraie, il est considéré comme l'un des premiers étrangers à combattre comme samurai.

L'homme, doté d'une force surhumaine, est capable de tenir tête, sans sourcilier, à une dizaine de combattants simultanément.

Une armée à lui tout seul, taillé pour prendre frontalement à l'assaut un château fortifié. De l'autre, Naoe, une jeune shinobi, une ninja, bien plus raccord avec les personnages traditionnels de la série, cherche à se venger d'une congrégation secrète. Elle évolue sans peine sur les toits des bâtiments, se tapit dans

l'ombre et se dissimule dans la végétation pour éliminer discrètement ses proies à une. Si elle se fait repérer, elle disparaît dans le nuage de son fumigène. Elle est l'incarnation parfaite de l'assassin.

Alterner entre les personnages au gré de ses envies est particulièrement agréable et rafraîchissant. Sur ce point, «Assassin's Creed Shadows» innove. On ne peut pas en dire autant de son monde. Avec la série des «Grand Theft Auto» et celle des «Elder Scrolls», la série «Assassin's Creed» a posé les bases du «monde ouvert». Comme l'impose ce modèle, son univers est vaste, on peut le traverser en long, en large et il regorge d'activités, que l'on est libre de réaliser quand on le souhaite.

Peu de renouveau

Le genre est immensément populaire. Malheureusement, Ubisoft peine à le faire évoluer et souffre de la comparaison qu'imposent des «The Legend of Zelda», «Elden Ring» ou, dans une moindre mesure, «Avowed», dont les décors regorgent de surprises qui récompensent la curiosité. Certes, la zone de jeu de «Assassin's Creed Shadows» est une gigantesque image d'Épinal, mais

elle s'avère surtout creuse. De l'immensité du jeu, on ne verra surtout que les routes et les zones urbaines. Le reste n'est que forêts impenétrables ou montagnes infranchissables. Cette carte manque cruellement de fun, de zones à explorer, de secrets cachés ou de grottes dissimulées. Placer un fort ça et là ne suffit pas. D'autant que cela fait dix ans qu'on nous les ressort à toutes les sautes.

S'il fallait une preuve de l'échec de ce monde ouvert, «Shadows» la fournit lui-même. C'est quand elle ose abandonner le carcan qu'elle a elle-même créé que la série atteint ses climats les plus intenses. Le reste du temps, le jeu reste une carte postale délicate qui perfectionne la formule élaborée en 2007 puis renouvelée dix ans plus tard. Difficile de faire mieux, sauf à s'en émanciper une nouvelle fois.

GAMING

«Assassin's Creed Shadows», développé et édité par Ubisoft, disponible sur PlayStation 5, Xbox Series et PC, 80 euros.



© UBISOFT

